

ment complet, en interceptant une partie des rayons du soleil. Son aspect était celui d'une grande rivière; ses eaux rousses témoignaient de la saison pluvieuse, et peut-être ne trouverions-nous pas d'endroit guéable sur le seul point où elle permet de descendre dans son lit, celui que nous avaient indiqué les Makaschlas.

Nous la remontions sur sa rive gauche, quand un homme, envoyé au devant pour s'assurer du terrain et signaler les obstacles, nous cria que des fosses recouvertes étaient proches et qu'il nous fallait passer entre elles. Il y alla tout d'abord, fit signe d'arrêter, et je m'y transportai tout de suite.

Deux de ces fosses étaient défoncées par la couverture. Dans l'une était un jeune mélampe vivant et bien entier, qui bondissait en nous voyant et dont la tête arrivait à nous toucher la main, malgré les 15 pieds de profondeur qu'avait la fosse et son étroitesse dans le fond. Sur les bords de l'autre, qui était vide, se voyaient les larges traces d'un lion, lequel avait assurément déhalé un autre mélampe avant la venue du véritable propriétaire de ces pièges. Je ne m'en inquiétai pas plus que le lion et je m'emparai du jeune animal, avec tout le regret de ne le pouvoir conserver vivant.

Enfin, à une demi-lieue de là, nous descendîmes au gué situé près de l'embouchure de la petite rivière de Mokoha. Il n'y avait heureusement que 3 pieds d'eau; nous passâmes, et avec quelques efforts nous reprîmes la rive

opposée, nous dirigeant vers trois mouzis distants de 2 milles de l'Oury et commandés par trois chefs différents, *Mapooney*, *Om-Sitanne* et *Rhemkoka*. A 400 mètres de ces villages, la Mokoha nous barrant le passage, nous dûmes dételé sur ses bords, sous les yeux de toute la population, accourue pour nous voir, nous et surtout le chariot, cette machine mouvante excitant la curiosité de tout le monde.

Mapooney, soit qu'il fût dominé par une crainte puérile, soit qu'il eût intérieurement quelque chose à se reprocher, s'empressa de déserté son mouzi en compagnie de sa famille, et, malgré la longueur de mon séjour sur ce point, je ne l'y vis jamais. J'allai saluer Om-Sitanne et Rhemkoka, qui tous deux me firent l'effet d'assez tristes sires, tant à cause de leur pauvre maintien que de la saleté qui leur tenait lieu de chemise. Ces hommes restèrent froids quoi que je leur disse, et chez eux, moins qu'ailleurs, je ne trouvai de réponses.

Toutefois je me consolai en pensant qu'ils ne pouvaient m'en vouloir à moi personnellement, puisque ce jour était le premier de nos rapports. Mais, que je le dise tout de suite pour l'intelligence du lecteur, j'appris plus tard à mon retour à Makali's-Berg, chez H. Potgieter, que, par leur position éloignée des blancs et rapprochée de Massilicatzi, ces Cafres avaient intérêt à se ménager les uns et les autres. S'il fût arrivé aux oreilles de Massilikatzi qu'un blanc avait été accueilli par eux, il n'est pas douteux que ce terrible chef ne les eût fait massacrer tous, d'autant que chez

les blancs, les populations cafres répandues dans cette direction passaient pour se livrer à l'espionnage à l'effet de servir les intérêts de Massilicatzi.

Je ne devais donc pas m'attendre à de grands services de la part de tels hommes, et le temps venait où j'allais avoir besoin de tous. Alors il ne me restait d'autre parti que de me les attacher par l'offre du produit de mes chasses : aussi dûmes-nous débiter par leur tuer nombre de buffles et de rhinocéros, ce qui nous fit, non pas des amis, mais des obligés.

La quatrième nuit que nous passions sur la rive gauche de la Mokoha faillit nous être funeste. Un terrible orage, éclaté sur les montagnes où elle prend sa source, déversa tant d'eau, qu'elle s'accrut de 9 pieds en moins d'une demi-heure. Elle débordait, et déjà mes bœufs en avaient jusqu'aux genoux, quand nous fûmes réveillés par le bruit. Nous n'eûmes que le temps de les atteler et de conduire le véhicule sur une éminence éloignée de 400 pas. L'eau nous entraîna passablement d'objets utiles déposés sous le chariot. Mais, en pareilles circonstances, on estime pour peu les pertes minimes, surtout si l'on calcule qu'une demi-heure de retard suffisait pour que nous fussions entraînés nous-même avec tout le matériel.

Tom, dans une excursion de plusieurs jours, s'était porté au pied des hauts pitons de Mourikeyley, où il avait rencontré et blessé divers *Aigoceros nigra et equina*, mais sans succès, ce qu'il attribuait à la mauvaise qualité et à

l'altération de sa poudre. Là il avait trouvé un mouzi dont le chef avait nom *Schloschlomé*, du quel il n'aveit pas trop à se louer non plus quant à la réception. Mais Tom avait découvert en route des girafes assez nombreuses, et de plus une belle troupe d'éléphants qu'il avouait n'avoir point osé attaquer ; car, quoique brave, c'était la première fois qu'il voyait de ces colosses ; et l'émotion de tout homme est extrême en pareil cas, infiniment plus grande qu'auprès des lions, que nos balles mélangées d'étain traversaient aisément de part en part.

J'avais de si beaux souvenirs de mes chasses chez les Amazoulous, que le nom d'éléphant retentissait à mes oreilles d'un timbre indicible, répercuté jusqu'au fond du cœur. Je n'en dormis pas, et quand le jour vint à poindre, Tom, un Cafre et moi nous étions sur la route du mouzi de *Schloschlomé*. La distance étant grande, nous fîmes des haltes fréquentes. Déjà nous avons vu les cous à ressorts élastiques de fantastiques girafes, d'une approche impossible, les croupes et les têtes d'une dizaine de rhinocéros, inutiles pour l'heure, et nous allions descendre dans une vaste et longue plaine intercalée dans des montagnes granitiques, lorsqu'une fontaine suintant à travers les pierres nous engagea à nous arrêter encore une fois. C'était la dernière eau de ce point jusqu'à la base des montagnes opposées.

« Par exemple, dit Tom, qui buvait le premier, voici qui est drôle : nous sommes sur une mine de sucre ; goûtez

donc cette eau; elle est sucrée comme celle qu'il vous plait de me donner quelquefois. »

Non-seulement j'étais curieux, mais encore j'avais très-soif, et je bus largement ma part de ce liquide, dont le goût, véritablement sucré de prime abord, laissait ensuite au palais un peu d'âcreté, puis beaucoup de fadeur. En somme, s'il était agréable à boire, il désaltérait fort peu.

Tom, qui n'y voyait que du sucre, trouvait qu'il vivrait se passant fort bien du sucre des *smouses* et du lait des vaches, s'il existait proche de son habitation une fontaine de ce genre et une autre comme certaines que nous avons rencontrées reposant sur un lit de marne dont l'eau blanche nous faisait un café au lait minéral assez voisin de goût avec le véritable café au lait animal. Je le laissai dans sa croyance, et nous poursuivîmes notre marche par une chaleur des plus intenses.

Après un quart d'heure, nous fîmes un détour forcé pour des pièges à haies conductrices non loin desquelles se voyaient encore des cabanes faites à la hâte et çà et là des quantités d'ossements. Nous visitâmes les fosses, qui toutes étaient intactes. Je n'avais précédemment rien vu de semblable et je n'eus pas de peine à approuver fort ce système que pratiquent les Makatisses, mais seulement dans les parties suffisamment boisées.

Ils choisissent à cet effet un passage fréquenté par toute espèce d'animaux herbivores, car tous leur conviennent. Il est bon que ce passage conduise à l'eau; il est excellent

qu'il soit unique entre des roches escarpées. Lorsqu'un endroit réunit ces avantages, des fosses sont creusées tout d'abord à l'extrémité des angles prolongés que doivent former les haies, disposées en manière d'entonnoir. Ces fosses ont 12 pieds de profondeur sur 20 de longueur et de largeur ; les bords sont exhaussés au moyen de branchages solidement établis horizontalement, dans lesquels sont enchâssés d'autres branchages secs destinés à couvrir le haut de la fosse, sur laquelle ils s'étendent aussi suivant l'horizontale, mais sans présenter une solidité suffisante à supporter le poids d'un animal, même de la taille d'un mélampe.

Les haies sont ensuite établies ; d'ordinaire elles atteignent 12 ou 14 pieds, et leurs parois sont revêtues de branches épineuses de mimosas ; leur résistance doit être telle qu'une troupe de buffles ne puisse pas la renverser. Ce qu'il importe surtout, afin d'en masquer la faiblesse, c'est de n'y laisser aucun jour, résultat que l'on parvient à obtenir en intercalant des herbes dans l'intérieur de leur formation. J'ai vu un passage de 100 mètres ainsi barré qui comptait sept fosses terminales ; la somme de la longueur des haies n'était pas moindre de 1,200 mètres. De quelque côté que vinsent les animaux, ils donnaient dans l'un des sept angles, et quand ils arrivaient à l'extrémité, où la disproportion de hauteur du barrage leur donnait l'espoir d'en sortir d'un saut, ils le faisaient sans discernement possible, passaient à travers les branchages

horizontaux et tombaient dans le piège, d'où pour sortir leurs efforts étaient vains ; car les espèces les plus lestes frappaient chaque fois de la tête sur les traverses supérieures qui, en les rabattant, les contraignaient à rester tranquilles lorsqu'arrivait l'épuisement de leurs forces.

Ce système de pièges est d'un assez bon rapport, quelquefois journalier, quelquefois aussi simplement hebdomadaire ; mais quand un besoin général se fait sentir, les Makaschlas traquent le gibier et le forcent à passer dans les angles. D'autres fois, la traque ne se fait que quand une troupe nombreuse d'animaux est en vue non loin de l'endroit, et je me rappellerai toujours un étonnant coup de filet de ce genre dont je fus témoin chez Rhemkoka.

Trente buffles paissaient dans le bois à 300 pas des haies. Un enfant les y découvrit, et vint au mouzi réclamer tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfants, lesquels s'allongèrent silencieusement en une longue file mouvante et rapide. Dix minutes ensuite, les buffles, pris à dos, étaient à demi cernés. Alors des cris confus s'élevèrent à la fois, et la lourde troupe se prit à fuir vers les points où tout se taisait. Tous ensemble ils enfilèrent un angle où, se pressant les uns les autres, chacun tendait à en gagner au plus vite l'extrémité : Arrivés là, point d'hésitation : les premiers, quatre de front, sautèrent et disparurent, les seconds sur les premiers, puis les troisièmes : tout disparaissait. Alors les beuglements. Mais l'impulsion aidant, les quatrièmes sautèrent comme les autres sur

les autres, qu'ils foulai<sup>ent</sup>, et sur eux les cinquièmes, vrai chaos de buffles transformés en démons. Ils beuglaient, se tordaient, moulus, étouffés. Les corps servant de fascines et le trou étant comble, les derniers passèrent sans accident. Dix du dernier plan, revenus de leur surprise, se tirèrent d'affaire, plus ou moins éclopés, plus ou moins écrasés ; mais dix, les premiers, y restèrent, tués tant par la chute que par la pression, fameuses bêtes pesant au delà de 2,000 livres, qu'il était curieux de voir extraire, le cou rompu, l'échine brisée, les jambes cassées, les cornes ensanglantées et l'œil toujours hagard.

Cette bonne fortune générale occasionna tant de disputes pour le partage que l'extraction et le dépècement durèrent trois jours : aussi les derniers servis eurent-ils pour leur lot du buffle non saigné et faisandé. Mais les Cafres makaschlas sont difficiles à rebuter, et en cela ils fraternisent avec les hyènes.

L'inspection des fosses n'ayant duré que le temps nécessaire à nous assurer si elles renfermaient quelque chose, nous continuâmes à cheminer dans la plaine, que couvraient presque partout des arbres analogues par le feuillage à celui qui porte le makano. Nous marchions avec peine : le sable de granit cédant à nos pieds, chacun de nos pas perdait un cinquième de largeur, et la chaleur augmentant d'intensité sans que la brise se permît le moindre déplacement, nous étouffions, noyés de sueur. Nous atteignîmes bientôt ainsi l'heure du jour où tout



dort à l'ombre, où le soleil veille sur ces contrées, qu'il accable de ses brûlantes faveurs, et peut-être étions-nous en ce moment les seuls êtres vivants qui fussent assez hardis pour se mouvoir. Pas un mammifère ne se montrait, pas un oiseau, pas même un coléoptère; tout était couché, blotti, caché, chacun dans sa retraite la mieux abritée. C'était le moment le plus silencieux de la révolution diurne de la terre : car la nuit a ses acteurs, très-bruyants même quelquefois. Les rongeurs sont paisibles, il est vrai; mais les carnassiers font frémir l'air de leurs voix majestueuses, retentissantes, imposantes, ou rauques, ou pleureuses, ou chantantes, ou flûtées, et leur réunion forme de bizarres concerts qui troublent le sommeil. Alors donc n'est pas le repos comme entre midi et deux heures; ces heures de sieste observées par tous les peuples sur la tête desquels darde le soleil, heures sacrées qu'il nous eût été si doux de voir s'écouler, couchés sur un lit de sable.

Mais le temps nous manquait; il fallait marcher sans relâche pour arriver avant la nuit faite, parce que Schlo-schlomé ne nous connaissait point assez, et qu'à de telles distances les mouzis isolés sont toujours sur leurs gardes dans la crainte d'une attaque. Or, nous exposer dans l'ombre à nous faire traiter en ennemis valait bien le sacrifice que nous nous imposions.

Vers cinq heures, une mare infecte, où pullulaient des millions d'insectes aquatiques et de larves, nous présenta son liquide boueux bouillonnant à la surface. J'avais une

soif extrême; mais je n'osai boire, quand mon Makaschla, mettant bas sa charge, y entra jusqu'aux genoux, agita l'eau d'un bras, comme afin d'en chasser les animalcules, et de la main s'en envoya dans la bouche, distante de 8 ou 10 pouces. C'était l'action d'un chien qui lappe, mais plus étendue. J'imitai mon homme. Quelques gouttes me suffirent, tant le breuvage était dégoûtant, sulfureux et provoquant des vomissements.

Deux heures plus tard, nous rencontrâmes un Cafre qui nous guida jusque chez Schloschlomé, dont le misérable mouzi, situé au débouché d'une gorge, était dominé par d'immenses élévations stratifiées. La plus proche, de forme cylindro-conique, se dressait comme une tour aux parois ruinées, et sur ses saillies se jouaient les babouins s'entrant'appelant de leurs grossières voix.

De l'eau! de l'eau! fut notre premier mot d'introduction. On nous en servit dans de sales petits pots de terre ronds, comme tout ce que font les Cafres. Elle était bonne, et quand nous en eûmes bu à satiété, alors seulement nous nous enquîmes de Schloschlomé, accroupi sur la terre à l'instar des babouins de la montagne.

Entouré des anciens du lieu, Schloschlomé ne répondit jamais de lui-même à mes questions. Chaque fois il sollicitait l'opinion des autres, afin de savoir dans quel sens et en quels termes la réponse devait me parvenir. Défiants, rusés et menteurs comme les Makatisses, les Makaschlas, qui en sont une fraction, se comportèrent constamment de

la même manière envers moi. Or, comme chaque phrase, ainsi composée, arrangée, tournée avec intention, absolument de même que s'il s'agissait d'une partie d'échecs, ne pouvait, selon moi, contenir que des faussetés, la vérité n'ayant nul besoin de tant d'art, il m'arriva fréquemment de me fâcher et de dissoudre à coups de pied ce maudit conseil dont je ne voulais point, assurant ces fourbes qu'ils avaient parfaitement droit de ne pas me recevoir chez eux, mais que je ne leur reconnaissais pas celui de m'induire en erreur. Du reste, je dois dire que jamais non plus ces hommes ne témoignèrent le désir d'apprendre quel était mon but. Jamais ils ne s'enquirent directement de mes intentions ni de quoi que ce fût qui ait trait aux blancs, et cette réserve encore peut bien passer jusqu'à un certain point pour un témoignage de mépris.

Tout cela, joint à leurs manières peu obligeantes, insolentes même, me fit prendre en aversion ces populations dégoûtantes, qui, dans leur misère, ont cependant l'effronterie de se croire supérieures aux blancs. Déjà, lors de mon séjour à Natal, j'avais eu des leçons pratiques du mode d'agir envers les Cafres dont usaient les Anglais, premiers habitants blancs, de ces lieux. Ce mode consistait simplement à affecter un air de suprême grandeur envers les chefs, de manière à les persuader que l'on était soi-même un grand chef parmi les blancs. Il fallait commander et non solliciter, en ayant le seul soin de témoigner quelque attention au capitaine du mouzi, que l'on met-

tait ainsi dans l'impossibilité de faire de l'opposition, et auquel on se substituait réellement. L'obéissance se rencontrait alors chez tous les subordonnés comme s'ils eussent reçu des ordres directs de leur propre chef.

J'eusse voulu suivre ce système de conduite, mais il y avait impossibilité complète. D'abord, couvert de haillons, il ne me restait rien à offrir ; ensuite, chez les Makatisses en général, les chefs sont très-peu respectés et n'ont que peu ou pas d'influence, ce que j'attribue à un esprit de sauvage indépendance très-commun chez cette race d'hommes. C'est même à cet esprit que l'on doit rapporter aujourd'hui l'excessive division des Makatisses, peuple nombreux répandu sur une large surface, partagé en une infinité de capitaineries toutes désunies, et par conséquent incapables d'opposer la moindre résistance.

Schloschlomé ne fut donc pas courtoisé, ce qui ne l'empêcha pas de me faire donner une cabane et quelques vivres détestables. La nuit fut insupportable ; des insectes inconnus ne me laissèrent pas le moindre repos, et ce fut avec la plus vive impatience que je vis venir l'aube du matin. J'étais surtout désireux de savoir à quels parasites j'avais eu affaire ; car jamais ni les moustiques, ni les puces d'Afrique ne m'avaient tant tourmenté. Mes jambes, couvertes d'ampoules superposées, offraient l'aspect de grappes de raisin dans un bas-relief, et d'irrésistibles démangeaisons me suggéraient presque l'idée de les passer à la flamme afin que la douleur devint autre.

Je découvris bientôt ensuite dans ma couverture de laine les insectes que je cherchais : beaucoup y étaient adhérents, dans un état de torpeur résultant de l'excellente chère qu'ils avaient faite la nuit. Leur apparence était celle des tiques ; leur forme et leur nature étaient cependant différentes : ils étaient plus ronds ; leur couleur à tous était grise ; ils ne se cramponnaient point par leurs pattes, et leur suçoir ne les maintenait pas sur la chair, comme font les tiques ; ils avaient en outre quelque rapidité dans la marche, et leur corps était généralement mou.

Sans aucun doute cette terrible espèce appartient à la famille des arachnides ; mais quelle est-elle ? je l'ignore. D'autant que mon premier soin, lorsque je revins chez moi, fut non pas d'en conserver un seul individu, mais bien de faire bouillir ma couverture et mes vêtements, ce qui, toutefois, ne diminua en rien mes douleurs, prolongées au delà de huit jours.

Je n'ai jamais vu cet insecte qu'au mouzi de Schloschlomé ; il y courait à terre au soleil comme à l'ombre, actif le nuit comme le jour, où il se montrait fort nombreux. Mais, soit que les Cafres fussent habitués à sa piquûre, ou que l'épaisseur de leur peau les rendît insensibles, ou bien encore qu'ils fussent épargnés, personne ne s'en plaignait ; du reste, ils étaient si misérables, ces hommes, qu'une misère de plus pouvait bien se joindre à cent autres de leur lot et rester inaperçue.

Schloschlomé, quelle que pût être sa mauvaise volonté

à l'égard des blancs en général, et de moi en particulier, se hâta pourtant de mettre à ma disposition plusieurs hommes pour la chasse. Cette mesure était toute naturelle, son intérêt propre la lui dictait : aussi partis-je de bonne heure. La direction était celle du nord, la rangée de montagnes nous restant à droite, mais inaccessible; et seulement après deux heures de parcours, nous arrivâmes à discerner un point où l'escalade de la première assise était possible. Nous montâmes donc, et dix minutes ensuite nous nous trouvions sur une assez vaste étendue de pays au sol de sable, aux énormes blocs de pierre encombrants, aux arbres peu élevés. Devant nous, l'un des plus haut pitons de Mourikeyley s'échappait en pente douce, se couvrant de mimeuses jusqu'à ce que, devenant trop raide, il montrât ses côtes osseuses mises à nu. Ses épaules se revêtaient aussi de quelque végétation, mais sa tête de pierre était chauve. Ce piton ne rappelait pas mal l'idée d'un Titan assis sur la terre, que les révolutions du globe eussent pétrifié lorsqu'il se reposait de ses rudes travaux. A droite étaient encore d'autres montagnes toutes granitiques se perdant à l'horizon. Entre elles et nous, 4 lieues de terrain fréquenté par les antilopes noires et chevalines.

Quatre heures de recherches n'avaient encore rien amené, lorsqu'un jeune homme vint me rapporter la découverte de traces fraîches, sept antilopes noires différentes d'âge et de sexe. Toutes les précautions furent prises, et en moins de vingt minutes j'étais près d'elles, à 60 pas.

Elles étaient debout, mais se déplaçant çà et là ; les branches enfeuillées m'interceptaient la vue de leurs parties respectives, tantôt une croupe, une tête, une paire de jambes. Je pouvais tirer et blesser, mais ainsi ne doit-on jamais faire ; or, pour tirer à coup sûr un bel individu, j'attendais. Le voilà qui paraît enfin, me présentant l'épaule. Je me lève ; une pierre roule sous mon pied ; ce bruit suffit à l'éveil, et la troupe part.

Décidément cet animal entend merveilleusement bien ; en cela il se rapproche du coudou, et ce fut en vain que nous allâmes à trois remises des nôtres : ils furent inabornables. Le lendemain nous recommençâmes nos perquisitions, plus infructueuses encore que la veille, et nous quittâmes Schloschlomé, nous promettant bien de ne plus nous reposer chez lui, si les circonstances nous amenaient de nouveau dans son voisinage.

Nous venions d'atteindre le 30 décembre, ce jour singulièrement marqué dans ma vie de voyages. Mes bœufs étaient tous atteints de la maladie attribuée aux mouches, et moi, qui alors en doutais encore, pensant que des herbes vénéneuses, ou peut-être bien l'insalubrité du climat, l'avaient déterminée, je me hâtai de charger Henning de leur conduite vers un mouzi distant de 10 lieues, dont la réputation de salubrité paraissait incontestable. Mais, hélas ! ce jour fut le dernier que je les vis : tous moururent ; et dès-lors le désert fut ma prison, aussi étroite par son immensité que la plus courte cellule.

L'Oury nous ferma bientôt toute retraite. Profonde alors de 30 à 40 pieds, non contente de couler à pleins bords, elle s'épanchait dans les deux lits riverains qui, chose singulière, l'accompagnaient partout, distingués par l'absence d'arbres. Souvent même l'Oury allait plus loin encore ; elle s'étendait dans les plaines, heureuses d'absorber à satiété, se chauffait au soleil et tenait sur ses eaux les canards par millions. Il fallait me résoudre à rester malgré moi sur le même point, quel que pût être le danger, à cause de la proximité de Massilicatzi ; mes collections ne pouvaient être déplacées, et me séparer d'elles n'était pas chose possible. Du reste, elles s'augmentaient chaque jour de rares et nombreux insectes, et l'esprit constamment tendu vers ce but, les jours m'étaient moins longs.

Cependant, comme je venais d'apprendre la perte de mes derniers bœufs, et en même temps le retrait momentané de l'Oury, je chargeai Henning d'aller à pied à Makali's-Berg, afin de m'acheter un attelage qui pût me sortir de ma fâcheuse position. L'embarras de réussir, c'était d'abord la grande distance à parcourir, le temps qu'exigeait cette démarche, le manque d'argent ; car, pour de tels voyages, personne ne se charge de ce meuble inutile ou supposé tel, et ma solvabilité non reconnue des paysans de Makali's-Berg, lesquels considèrent une reconnaissance comme un simple morceau de papier, de nulle valeur à leurs yeux. Il fallait qu'Henning cherchât à découvrir un trafiquant de Natal que je lui désignai, mais qui pouvait



se trouver à 50 lieues au delà. C'était M. Michel van Breda, le seul que je susse capable de consentir à me rendre ce service, sans profiter nullement de l'avantage qui s'offrait à lui. Henning avait du reste la latitude de traiter à n'importe quel prix, et s'il ne réussissait pas à Makali's-Berg ou à Mooi-Rivier, il devait se porter à Pieters-Mauritz-Burg, afin de ne pas me revenir sans un attelage.

Il partit, et dès lors j'inscrivis chaque journée d'absence, croyant faussement ainsi abréger le temps, et prétendant prévoir à coup sûr le jour de son retour, comme si Henning avait le pouvoir de surmonter tous les obstacles, comme si les rivières allaient se dessécher en pleine saison pluvieuse, comme si des étrangers devaient s'intéresser à mon sort, comme si les hommes de ces contrées étaient prêts à déposer l'égoïsme, ce triste lot de tous, dans le seul but de m'être utile.

L'homme malheureux est assurément le plus confiant des hommes; son premier mouvement est tel; les circonstances les plus improbables se présentent à son esprit, et si faibles que soient leurs apparences, il s'accroche à elles. Fragiles lianes mal implantées dans un sol léger de débris, il les prend pour de fortes cordes de sauvetage parfaitement établies. Il s'imagine qu'il va sortir en s'appuyant sur elles; le faite est presque atteint. Mais tout d'un coup survient le détachement, et il retombe au fond de son malheur avec ses illusions, qu'il croit ressaisir, s'il est homme, et desquelles il songe à se reconstruire une échelle.

## CHAPITRE XXXV.

Causes d'une excursion vers le nord. — Mes torts. — Ceux de Tom. — Danger esquivé. — Députation. — Précautions. — Rhemkoka, le faiseur de pluie. — Je le supplante. — Ce moyen réussit. — Je quitte à pied les bords de la Mokoha. — Route vers le nord-quart-nord-est. — Première nuit passée dans les herbes. — Un serpent vient partager ma couche. — Continuation du voyage vers le nord-est et l'est-nord-est. — Ruisseau de Mourikyley-Amaboa. — Deux cascades : Om-Schlabatzi, Om-Tounène. — Cafres qui voyaient un blanc pour la première fois. — Route vers le nord-est. — Le mouzi de l'Echo trouvé désert. — Bulbes sauvages. — Misérables populations. — Les habitants d'un village fuient à notre approche. — Mes gens ne se font pas scrupule de faire du butin ; leur arrogance, leur amour du pillage. — Aarde-Bontjes. — Route vers le nord-quart-nord-est. — Rencontre de vestiges humains. — Une idée de Tom. — Impossibilité d'aller plus avant. — Route vers le sud-ouest. — Bords riant de l'Om-Schlabatzi. — Rhinocéros sinus. — Guépriers roses à calotte verte. — *Merops nubicoides*. — Continuation vers le sud-ouest. — La soif. — Délices que l'eau nous procure. — Les bords de l'Oury, où abondent encore les hippopotames. — Impossibilité de traverser cette rivière. — Opposition de la part de mes gens. — Innombrable quantité de fringilles. — Ce qu'il faudrait avoir pour se porter vers l'équateur. — Ce que peuvent les rois cafres. — Retour ; direction sud-est. — Nous profitons des débris abandonnés par un lion que je tue dans sa fuite. — Route au sud-sud-est. — Effet d'optique. — Débordements de l'Oury. — Oie bronzée. — Un doublé de rhinocéros. — Passage des monts Sogopana. — L'obscurité. — Les lions. — Arrivée à mon camp. — Retour d'Henning après quarante et un jours d'absence. — Passage de l'Oury. — Rapidité du courant. — Embarras. — Départ définitif. — Pilanne. — Makata. — Mooi-Rivier. — J'apprends le vol de mon chariot avec bœufs et chargement. — Vaal-Rivier. — Le gué de la cascade. — Je cherche à la passer plus haut. — Travaux inutiles. — Détour jusqu'au Lynequey-Drift. — Tom me quitte, et, seul avec Henning et Guimba, je poursuis ma route jusqu'à Natal. — Anthropophages. — Pygmées.

Privé de la société d'Henning, ayant rarement celle de Tom l'infatigable, qui chassait sans cesse, l'ennui me ga-

gnait; l'excessive chaleur me faisait chaque jour passer trois heures dans la petite rivière de Mokoha, en dépit des crocodiles, qui, quoiqu'enlevant chaque jour des chiens du mouzi, semblaient pourtant y respecter les hommes. Une extrême faiblesse résultait de ce système hygiénique, diamétralement opposé à celui que l'on doit suivre en pareil cas. Je me couchais fréquemment le jour, d'autant plus que la nuit tout repos m'était interdit par de terribles coups de tonnerre incessants et si retentissants dans ces contrées : j'éprouvais de plus un malaise indicible. Mes gens se plaignaient aussi; de mes trois chiens, il ne m'en restait plus qu'un seul, et si je considérais la population des trois mouzis, j'acquerrais la certitude que ces lieux devaient être malsains.

Il fallait changer d'air; j'avais le champ libre, et même à ces causes venaient s'en joindre d'autres déterminantes pour lesquelles il était urgent que je m'absentasse. La principale était une maudite affaire qui avait trouvé naissance tout d'abord dans ma position exceptionnelle, et ensuite dans mon dévouement aux intérêts de la science. J'avais, dès le principe, procédé par les moyens les plus honnêtes, afin d'obtenir de Rhemkoka ce qu'il m'importait de connaître. Comme Cafre et comme chef, Rhemkoka pouvait, sans déroger aucunement aux coutumes du pays, se rendre à mes sollicitations; mais il fit le gascon; je reçus ses promesses, et plus tard, reconnaissant la mauvaise volonté qu'il y avait apportée, je n'hésitai point à lui dé-

clarer que je comptais me passer de son acquiescement.

Bref, je tins parole, et par suite, quand je me présentai au mouzi, où circulaient une quarantaine d'hommes, Tom, qui m'accompagnait, ayant commis une étourderie que je lui reprochai sur l'heure, un Cafre se permit à mon égard des propos insolents. Comme je voulais une sorte de réparation, je demandai à cet homme s'il ne s'était pas trompé, si son cœur parlait comme sa langue. « Assurément, dit-il d'un air profondément convaincu. — Eh bien, ajoutai-je, tu vas répéter mot pour mot ce que tu viens de prononcer, afin que mes oreilles l'entendent une seconde fois, et je te lâche un coup de fusil comme si tu étais un oiseau. » Ce disant, le *tic* de mes becs de gâchette résonnait deux fois ; mon fusil était armé.

Ce Cafre, lisant dans mes yeux ma feinte détermination, se lève, empoigne mon double canon par le milieu, tandis que mon doigt reposait sur la détente. Heureusement pour lui, je me possédai suffisamment, et retenant le canon de la main gauche, je lui appliquai force coups de poing sur la tête dans le but de lui faire lâcher prise.

Les Cafres ont des crânes de fer, on le sait ; celui-ci paraissait d'abord insensible ; mais il n'y tint pas, et lâchant enfin, il prit sa course comme un lièvre. Je fis mine de le coucher en joue ; mais je ne tirai pas, quoique j'eusse pu le faire afin de le pincer, mon arme n'étant chargée que de plomb à caille. Mais cette démarche eût été mal comprise ; on m'eût soupçonné d'une intention formelle que je

n'avais pas; les réflexions n'eussent pas été ménagées, et seul avec Tom, qu'aurais-je pu faire au milieu de 40 sauvages témoignant leur exaspération par leurs cris, auxquels je n'opposai que le silence le plus absolu?

Tom, qui, bien que plus tard, avait essayé de me venir en aide, avait par hasard reçu sur la tête un coup de la crosse de mon fusil, au moment où je le faisais tourner brusquement pour le dégager des mains du Cafre. D'abord il en fut tout étourdi, et quand il put ressaisir le fil de ses idées : « Mais voyez donc, me dit-il, comme ils bondissent, comme ils hurlent, ces damnés de Cafres ! Cette affaire les regarde-t-elle donc tous ? N'est-ce pas un complot monté contre nous ? Ils crient aux armes ; cinq ont déjà les leurs. Maître, que faire ? Nous sommes occis ! »

Tom n'avait rien en main, pas une arme ; il avait peur. « Partons, dit-il, allons chez nous ; là du moins nous trouverons des fusils, de la poudre et des balles. Qu'ils y viennent, s'ils l'osent, j'en mets dix par terre ; mais ici ! Bon Dieu ! maître, allons donc ! » Je m'étais assis sur un monticule de terre, mon fusil maintenu perpendiculairement. « Vous pouvez aller, Tom, si cela vous convient ; pour moi, je reste. — Pourquoi rester ? — Ah ! voici : que je parte, ils vont l'attribuer à la peur ; que je reste, ils verront que je ne les crains pas. — C'est juste ; mais voyez donc cet orateur qui brandit son assagaye ; écoutez-le frapper son bouclier. Il cherche à enflammer les courages ; entendez-vous ce qu'il dit ? « Comment ! tant d'hommes

noirs se laisseraient imposer les volontés d'un seul chien blanc ! Mais le chien blanc va manger vos récoltes et vous mourrez de faim ; et les hommes noirs le souffriraient plus longtemps ! Où sont donc les hommes, les vrais hommes ? Qu'ils viennent, ceux-là, et qu'ils tuent le chien blanc ; sinon son fusil ou la faim les tuera eux-mêmes ! »

Comme j'avais toute raison de redouter les effets de ces paroles, j'appelai à moi l'un des anciens, afin qu'il expliquât à ses compatriotes la provocation du Cafre, première cause du trouble. Soit qu'il craignît de se compromettre ou qu'il fût bien aise de me témoigner sa mauvaise volonté, le vieillard me répondit par un insolent branlement de tête, lequel en toutes langues veut dire : Non. Puis il passa outre. Ce mouvement me vexa au plus haut point. Un fouet m'eût été bien utile : j'eusse secoué la poussière et sillonné la crasse du sale manteau de peau que la marche faisait claquer entre ses jambes, et, vieille peste ambulante, le Makaschla eût eu le prix de son dédain.

Voyant cela, un autre vint à sa place ; je lui fis part de mes impressions, et j'appuyai principalement sur les torts que l'on avait envers moi. J'eus encore le soin d'ajouter que la vie de mon agresseur avait été entre mes mains ; mais qu'un blanc est un lion qui ne tue que quand il se sent blessé, qu'alors seulement il tue, mais qu'il tue à satiété.

« C'est vrai, dit le vieux, j'ai vu les bouches de votre

fusil tournées du côté de cet homme, et si le feu n'en est pas sorti, c'est que vous ne l'avez pas voulu. — Précisément, je ne l'ai pas voulu, parce que j'ai raison dans cette affaire, et que je compte voir vos compatriotes venir chez moi avouer leurs torts, et d'ici-là, entre vous et moi, plus de rapports de bonne amitié; vous avez noirci mon cœur : ainsi plus de chasses en commun, plus de viande, et adieu ! »

Tom et moi nous partîmes au pas ordinaire. Tom eût bien voulu courir, mais je le retins : il était blanc et son front dégoûtait d'une sueur froide. La crise était passée, au moins pour le quart d'heure, et j'essayai de relever le moral de Tom en m'efforçant de rire, aussi absente qu'en pût être l'envie chez moi. Mais sa figure de cire jaune se maintint telle jusqu'à ce qu'il eût absorbé quelques tasses de café.

Tous mes fusils propres furent aussitôt chargés, les uns de balles, les autres de chevrotines; les fusils sales furent lavés, mis en ordre, chargés aussi et tous disposés dans mon wagon, les uns pour tirer par l'ouverture de devant, les autres par celle de derrière. A la moindre menace, Tom et moi devions nous jeter dans notre forteresse et prendre chacun notre poste. Nous reconnaissons bien l'impossibilité de parer aux coups de nos agresseurs, qui pourraient nous larder de leurs longues lances à travers la toile de la tente, mal garnie de mes matelas et de couvertures de laine; mais du moins avions-nous la perspec-

tive de nous faire précéder de 40 ou de 50 hommes par-delà les bornes de l'éternité, et cette consolation nous suffisait pour balancer les regrets du sacrifice de notre vie.

Mes précautions avaient même été portées à un degré excessif. Il me répugnait de me laisser donner le dernier coup par ces dégoûtants Makaschlas, et pour l'éviter, comme encore pour nuire à mes ennemis par mon dernier acte, j'avais disposé ma caisse à poudre, ne renfermant plus, hélas ! que sept livres, de telle façon que mon coup de désespoir devait la faire sauter, et avec elle Tom et moi, et les assaillants enhardis par leur nombre et par le succès.

Ces dispositions faites, nous étions si changés, si raffermis à l'idée des faciles ravages que nous pouvions effectuer, que nous désirions presque voir arriver sur nous les Makaschlas au plus vite. Tom était joyeux alors ; avec des armes il ne craignait rien, et s'il avait été anéanti et près de s'affaisser sur lui-même, étant au mouzi, c'était en songeant à être tué désarmé. Quoi de plus désespérant aussi pour le cœur d'un homme que de se voir exposé à tous les coups sans pouvoir riposter par un seul !

La nuit allait me donner des inquiétudes. Sans aucun doute mes projets de résistance, si bien basés qu'ils pussent être, allaient devenir nuls dans l'obscurité. Je n'entrevois qu'un moyen d'éviter tout danger : il eût fallu chaque soir déplacer nos armes, les disposer à 35 pas du



wagon dans un champ de maïs, et nous reposer sur elles. Si donc l'attaque avait lieu, l'ennemi se trouvait pris par derrière au moment où il croyait son but atteint sans perte d'hommes. Tom trouvait excellente cette manière de tromper l'ennemi, et déjà nous avions fait choix du lieu quand me vint une députation de huit des plus anciens du mouzi d'Om-Sitanne.

Comme ces hommes demandaient à me parler, je me présentai froidement. Ils s'accroupirent sur leurs talons, et l'un d'eux procéda lentement, narrant toute l'affaire, et rejetant tous les torts sur l'audacieux qui m'avait manqué de respect. Quand il eut fini, un autre raconta la même aventure à peu près dans les mêmes termes et dans le même but, ajoutant que tous ne devaient pas pâtir des actes d'un seul, d'autant que ces actes étaient réprouvés par la majorité. Un troisième vanta beaucoup les gros bénéfices que leur rapportaient mes chasses. Il énuméra les avantages de l'abondance de la viande et de la graisse, me priant de laisser mon cœur redevenir blanc à leur égard. Bref, chacun parla dans le but de conjurer ma colère, dont on redoutait les effets, non-seulement parce que j'allais m'abstenir de chasser, mais encore à cause de la privation de la pluie si nécessaire à leurs jardins, et de laquelle je m'étais réservé la disposition.

Ajouter une confiance entière à leurs paroles ne m'était plus guère possible; les Makaschlas m'étaient trop connus; le mensonge est trop inhérent à tous leurs dires, et

cette fois, comme dans mille autres circonstances, leurs assertions pouvaient être diamétralement opposées à la vérité. Bien plus, il était probable qu'elles servaient à couvrir quelques sinistres desseins. Néanmoins, je fis semblant de les accepter en remerciant les députés de leur bonne volonté et de leurs excellentes intentions pour moi, les assurant de tous services qu'il serait en mon pouvoir de leur rendre à l'avenir de même que j'avais fait par le passé; et comme il m'importait hautement de leur donner de fausses idées, quant à l'usage de mes armes, je ne les laissai point partir sans avoir forcé complètement leur conviction dans le sens que je jugeai m'être le plus favorable.

« Je savais bien ce matin en quittant le mouzi, leur dis-je, que les Makaschlas avoueraient leurs torts, que leurs cœurs se gonfleraient de peine et que leurs efforts tendraient à ramener la blancheur sur le mien, parce que les Makaschlas ne sont ni moins bons, leurs cœurs non moins blancs que peuvent être les hommes blancs et leurs cœurs. Tout ce qui s'est passé depuis lors je le savais d'avance, car tout devait arriver ainsi, rien n'était possible autrement. L'inimitié ne pouvait durer, ou le sang devait couler de part et d'autre. Mais qu'eussent pu contre moi des hommes armés d'un fer aigu? Ces hommes doivent approcher jusqu'à toucher leur ennemi, moi, j'ai plus de facilité : à 500 pas je les tue; à 500 pas, mes armes font voler les éclats d'une roche, et, pour que vous

ne doutiez pas de l'exactitude de mes paroles, je vais agir, et vos yeux verront. »

Je saisis alors un fusil à éléphant d'un cinquième de livre chargé d'une balle; l'arme entière pesait 25 livres. J'alignai mes huit députés dans le sens de la roche prise pour but, et, me portant derrière le premier de la file, je lâchai le coup sur le point indiqué. Tous virent jaillir le fragment de pierre, tous reçurent également l'infernale détonation dans l'entonnoir de l'oreille de manière à éprouver le déplacement de l'air, et tous, d'ébahissement, portèrent la main à la bouche, qu'ils gardèrent ouverte.

« C'est ainsi que nous avons l'habitude de tirer pendant le jour, observai-je à mes Makaschlas; mais la nuit je fais mieux. La nuit, viennent 20 ou 40 hommes, je les abats tous d'un coup, et ceci je veux vous le faire voir. » Je passai de l'autre côté du chariot afin d'y recharger mon fusil, et pour projectile j'y coulai sa charge exacte de 24 chevrotines de 120 à la livre; cela fait, je revins, et, désignant à mes étrangers un monticule de sable situé à l'autre côté de la petite rivière et distant de 110 pas, je les engageai à ne rien perdre de la perspective. « Figurez-vous, leur dis-je, 20 hommes sur ce point, puisqu'il faut choisir un point; que ce soit le jour ou la nuit, il importe peu, l'obscurité n'enlève rien de la force de mes coups : eh bien, ces 20 hommes, je les traverse tous d'une seule décharge. »

Mon fusil partit, les chevrotines firent voler le sable et

la poussière ; pas une, je crois, ne porta hors du monticule, et l'étonnement des Makaschlas fut à son comble. « Vous direz donc à ceux qui vous ont envoyés, ajoutai-je, que, si leur intention est de me nuire, mon plus grand désir serait qu'ils vinssent m'attaquer la nuit. » Puis, afin de terminer avec eux, je leur distribuai une demi-livre de tabac en poudre, ce qui me valut de leur part des compliments dont je me fusse bien passé.

Tout à l'heure, en narrant ces faits, j'ai pu rester intelligible pour beaucoup de personnes, lorsqu'il m'est arrivé de parler de la pluie dont je m'étais réservé la disposition ; une explication est nécessaire et la voici :

Chez les Cafres, comme chez maints peuples habitant même à de grandes distances de cette partie de l'Afrique, certains hommes passent pour être doués du pouvoir de faire la pluie ; souvent ce sont les *iniangas*, ceux-là mêmes qui exercent la médecine ; quelquefois ce sont des chefs, qui cherchent à doubler ainsi la part de considération que leur doit le peuple, et de là leur influence. La sécheresse arrive-t-elle, c'est à eux que s'adressent les Cafres dont les jardins dépérissent, et comme ils ne sont pas plus sorciers que ceux qui les consultent, leur talent consiste à répondre d'une manière évasive, ou à promettre de la pluie dans un délai donné, s'il est raisonnable de supposer qu'il en doive tomber durant ce laps ; ou bien encore ils répondent qu'ils s'en occuperont, et quand de gros nuages noirs s'amoncellent en remontant le

vent, signe certain qu'un orage va crever, ils ne manquent pas d'annoncer publiquement que la pluie sollicitée approche. Ils convoquent le peuple, l'exhortent à leur venir en aide pour en déterminer la chute par les chants les plus bruyants; et quand elle tombe par torrents, assaisonnée d'éclairs, ces hommes ne manquent pas de recueillir des louanges et souvent des offrandes prélevées sur les récoltes.

Or, une nuit que j'avais besoin de plus de repos que de coutume, des chants infernaux, des cris épouvantables venaient, pour la dixième fois peut-être, interrompre mon sommeil : c'était Rhemkoka, le faiseur de pluie, qui depuis dix jours essayait vainement de soutirer quelque bon orage du ciel. Vexé de voir mon sommeil troublé par ces sottises démarches, au succès desquelles Rhemkoka ne croyait intérieurement pas plus que tous ceux qui font métier de répandre ou d'exploiter des croyances, je me pris à maudire Rhemkoka, et l'idée me vint de le discréditer aux yeux de ceux de sa tribu et de faire tourner les choses à mon avantage.

Je regardai le temps; il n'y avait point la moindre apparence de pluie. J'appelai Tom et le chargeai d'aller au mouzi porter en mon nom quelques paroles à Rhemkoha. Tom devait lui parler devant tous de manière que mes intentions fussent recueillies par plus d'un.

Voici ce que dit mon messenger : « Rhemkoka, c'est vous que je viens trouver de la part de mon maître. Que vos

oreilles s'ouvrent et que votre esprit comprenne. Comment diable, Rhemkoka, osez-vous prétendre faire de la pluie tandis que le blanc, mon maître, est ici chez vous? Comment espérez-vous réussir sans lui demander son assentiment? Croyez-vous avoir un pouvoir suffisant pour réussir seul, tandis que le blanc est là? Ne savez-vous donc pas que les blancs ont une volonté supérieure pour, suivant leurs besoins, obtenir du ciel la pluie qui fait croître et mûrir? Rhemkoka, n'y a-t-il pas dix jours que vous essayez sans pouvoir faire descendre une seule goutte d'eau? Chaque nuit ne fatiguez-vous pas le peuple à pousser des cris retentissants? cris impuissants, inutiles, nuisibles même et dont mon maître se rit là-bas. Car, voyez-vous, Rhemkoka, cette manière est celle des hommes noirs, c'est la plus mauvaise, et le blanc, mon maître, sait sans clameurs faire tomber l'eau du ciel autant qu'il en est besoin. En voulez-vous à foison; voulez-vous avoir vos jardins inondés? Faites taire votre monde tout d'abord, adressez-vous ensuite à lui et vous verrez.

— Comment! fit Rhemkoka d'un air fort adroit, votre maître sait faire de si grandes pluies, et il ne nous en a rien dit! Demain matin, je m'empresserai de l'aller trouver, votre maître; car la terre est si sèche qu'elle se fend partout très-profondément. Ah! le blanc sait faire de la pluie! ajouta-t-il. — S'il sait faire de la pluie, mon maître! reprit Tom d'un air étonnant d'assurance; sachez donc qu'il en avait tant fait chez les Amazoulous que Panda

voulait l'empêcher de partir, de crainte d'une sécheresse l'année suivante. »

Par cette adroite réplique de l'invention de Tom, Rhemkoka, qui n'avait pas grande confiance en ses propres pouvoirs, tendait à croire aux miens. Tout le monde se tut et s'en fut dormir.

Le jour suivant, Rhemkoka ne manqua de venir comme il l'avait promis, et, sans me distraire de mon travail, je causais avec lui, quand je songeai à allumer une pipe. Un Cafre était alors près du brasier, grillant un morceau de viande. Je l'appelai pour qu'il m'apportât du feu ; mais ma prière ne lui allant pas, il ne se dérangea point. « Guimba, criai-je en hollandais à mon jeune Cafre, prends un seau d'eau, jette-le sur le foyer, sans laisser à cet homme le temps de retirer sa viande. » Ce qui fut aussitôt exécuté, au grand étonnement et à la mortification de l'homme si peu complaisant.

Comme il jurait à sa manière, je l'interrompis par ces mots : « Canaille ! va donc faire rôtir ta viande au feu du soleil, comme je vais y allumer ma pipe, et ne remets plus ici les pieds. » Prenant alors mon verre ardent et me tournant vers Rhemkoka : « Vous voyez le soleil, lui dis-je ; j'en veux du feu, et j'en aurai. » A cet effet, je tendis ma pipe du côté de l'astre, et comme de raison le feu ne venait pas. « Diable ! fis-je en frappant du pied la terre, qu'est-ce donc que le soleil d'aujourd'hui ? N'est-ce donc plus du feu ? » Et Rhemkoka souriait de ce rire exprimant le doute

et quelque peu le dédain. « Rhemkoka, le soleil ne vous a-t-il jamais brûlé? — Non, jamais, dit-il; le soleil est chaud, mais il ne brûle pas. — Mais si, c'est du feu, puisque les grands iniangas de mon pays y allument leur pipe. Tous ces iniangas qui font le tonnerre, la pluie, le temps sec, la poudre, les fusils, ceux qui appellent toutes les étoiles chacune par son nom, ceux-là ne font point autrement. — Oui; mais êtes-vous un de ces grands iniangas? — Moi! mais certainement : mon père, mon grand-père, les aïeux de mes aïeux, tous en étaient, et moi je viens d'eux, comme vous venez des vôtres, qui, je dois vous le dire, me semblent n'avoir jamais su grand'chose. — Mais votre père, votre grand-père, les aïeux de vos aïeux, tiraient-ils du feu du soleil? — Oui, toujours, quand ils le voulaient. — Et vous, vous le voulez, mais ne le pouvez pas. Donc vous n'êtes pas un grand inianga comme vos aïeux. — Pardon! encore plus grand qu'eux-mêmes, Rhemkoka; car je sais bien des choses qu'ils ignoraient. » Et mon verre, interposé, faisait alors fumer mon tabac, dont la flamme était imperceptible. « C'est bien du feu, Rhemkoka; mettez-y le doigt. Qu'en dites-vous? O excellent soleil! tu reconnais bien tes amis. »

Les idées de Rhemkoka seraient fort difficiles à traduire : c'était la satisfaction la plus complète qui se pût voir peinte sur les traits d'un homme, et après elle l'admiration la plus béante. Les exclamations ne manquèrent pas. Il ne savait que dire, et finit par me demander de ce même feu,



que je fis venir encore une fois du soleil sur un peu de poudre, afin d'enflammer quelques fagots; car décidément Rhemkoka s'imaginait qu'il devait être différent du feu vulgaire et jouir de propriétés étonnantes. Il en voulait porter chez lui. J'avais un trop grand intérêt à entretenir une semblable opinion chez cet homme; je l'assurai qu'il avait raison, et je terminai cette farce en lui disant que, de même que je disposais à mon gré du feu du soleil, de même aussi j'attirais à moi l'eau des nuages.

Rhemkoka y crut, et comment ne se fût-il pas rendu à la vue d'un tel prodige pour lui, puisque nous-mêmes nous admirons ces résultats obtenus par la science? Jusque-là, tout allait pour le mieux: j'avais supplanté Rhemkoka; lui-même avouait à tous ma supériorité, et désormais j'étais inianga. De prime abord, Tom et moi nous rîmes beaucoup de la comédie que nous avions improvisée; mais je ne fus pas peu terrifié lorsque seul j'envisageai les conséquences que tout ceci pouvait avoir. En effet, quelles idées allaient se former ces sauvages si la pluie n'arrivait pas sur leur demande? Ceci était le point capital, et je n'y avais pas songé. N'allais-je pas être taxé de mauvaise volonté? N'étais-je pas exposé à être détruit comme un être nuisible? Toutefois je me consolai en songeant qu'il tombe de temps à autre de la pluie du ciel.

Je ne tardai pas à être importuné comme je devais m'y attendre. Rhemkoka vint en personne, suivi de l'élite de sa société, me prier de faire de la pluie sous le plus bref

délai possible. Je me recueillis à sa demande ; puis levant les yeux au ciel : « Mon cher Rhemkoka, lui dis-je, je sens qu'il n'y a pas un nuage dans un rayon de 20 lieues. Henderick Potgieter, de Makali's-Berg, les a tous pris pour le service de sa contrée. Il faut attendre. Quand il s'y en trouvera, demain peut-être, je les ferai s'approcher, et la pluie tombera. »

Deux jours après, nous eûmes par hasard une belle journée pluvieuse, et l'on m'en remercia. Dix journées s'écoulèrent plus sèches que les précédentes. On se plaignait, et l'on vint me trouver officiellement. C'était un soir. J'assurai mon monde que de la pluie tomberait, qu'elle tomberait certainement, mais qu'il fallait attendre une belle réunion de nuages ; car une simple petite pluie ne valait pas la peine, et que, tant qu'à faire les choses, il fallait les bien faire.

Le lendemain matin, un des solliciteurs de la veille ayant eu la malencontreuse idée de venir m'ennuyer seul à propos de pluie lorsque j'étais tout affairé, je n'hésitai pas à le renvoyer brusquement. L'effet pouvait en être mauvais. J'y songeais d'une façon inquiète, lorsque vers le coucher du soleil, j'aperçus de gros nuages remonter le vent. « Vite, Tom, allez au mouzi ; dites à Rhemkoka que je suis bien fâché d'avoir maltraité cet homme de ce matin ; mais aussi pourquoi vient-il, celui-là, me demander de la pluie lorsqu'il me voit tout occupé à en faire ? C'est ce matin que j'ai travaillé le plus pour leurs intérêts. La pluie va tom-

ber à tout inonder, si toutefois elle répond à mes efforts. Allez, courez. »

Tom remplit dignement sa commission. Huit jours ensuite, le mauvais temps n'avait pas cessé. Les communications étaient interrompues par la rivière de Mokoha, profonde alors de 40 pieds<sup>1</sup>, et de l'autre bord m'arrivaient des félicitations sans nombre : on me criait de toutes parts pour me remercier et m'autoriser à cueillir dans les jardins les fruits qui me conviendraient le plus. « Oui, oui, répondait Tom, il n'y a pas au monde de plus fameux inianga que mon maître. Quand il fait de la pluie, c'est autre chose que celle de Rhemkoka. Mais demandez-lui donc qu'elle cesse ; car voilà longtemps qu'elle dure, et vos champs sont noyés et remplis de canards ; et si vous ne dites rien, elle tombera toujours. »

— Quand nous ferez-vous du beau temps ? me cria Rhemkoka. — Ah ! après la pluie. » Et tous furent satisfaits.

Je sais très-bien que ma conduite dans cette circonstance sera blâmée par les philanthropes civilisateurs, lesquels cherchent par tous moyens à substituer les croyances chrétiennes à la confiance qu'ont ces peuples dans leurs iniangas. Je n'ignore pas les reproches que l'on pourra me faire pour avoir agi de la sorte ; mais je voudrais que ceux-là mêmes qui jugeront mauvais mes actes d'alors vinsent à se trouver dans une position analogue à la mienne. Alors

<sup>1</sup> Pas un Cafre makaschla ne sait nager.

déjà je manquais de vêtements ; ma peau se soulevait en cloches par l'ardeur du soleil ; la viande composait seule toute ma nourriture, et encore elle pouvait manquer bientôt, considérant la faible quantité de poudre qui me restait. J'étais à la merci de ces Cafres, assez mal disposés à mon égard. Ne fallait-il pas que je me misse en quête de ressources extraordinaires pour parer à tous les inconvénients, à toutes les misères présentes et futures dont je préfère épargner le triste tableau à mes lecteurs ? Je n'en ai pas moins donné à ces peuplades une haute idée des blancs, ce que font rarement ceux dont la mission spéciale est d'agir en ce sens.

Henning était parti depuis vingt-huit jours quand je quittai mon poste des bords de la Mokoha, afin de poursuivre à pied vers le nord une excursion aussi prolongée qu'il serait possible. Rhemkoka m'avait donné deux hommes auxquels j'adjoignis un des miens ; Tom m'accompagnait aussi, et nous fîmes route encore une fois vers le mouzi de Schloschlomé, que nous atteignîmes le même soir au coucher du soleil. Mais cette fois, le souvenir des terribles insectes qui m'y avaient assailli dès ma première tournée me fit camper à 200 pas des huttes, où de longues herbes devaient nous offrir un lit assez doux.

Ici encore mes précautions faillirent m'être funestes, et sans la lune, qui brillait de tout son éclat précisément au-dessus de nos têtes, j'eusse été victime d'un serpent bien petit, mais aussi bien venimeux. Une natte et une couver-

ture de laine composaient mon lit, placé à 3 pas du feu. Après mon premier sommeil, vers onze heures, je m'étais levé, et quelques minutes ensuite, comme j'allais m'étendre de nouveau, je découvris une *S* sur le milieu de ma natte. Elle était blanche, et comme j'approchais pour mieux distinguer, je ne fus pas peu étonné de reconnaître trois angles à la tête : c'était un *nacht-adder*, renversé sur le dos, lequel était venu précédemment se loger dans les plis de ma couverture, jusqu'à ce que le froid de la nuit l'y eût engourdi. Ma baguette de fusil lui rompit l'échine et servit à le jeter à 15 pas, après quoi je me recouchai sans trop songer que d'autres pouvaient bien prendre sa place.

Dès que le jour parut, nous fîmes route en compagnie de deux hommes que Schloschlomé nous avait donnés pour guides. Cette fois, notre direction s'écartait fortement du nord; elle varia entre le nord-est et l'est-nord-est, tandis qu'elle avait été la veille au nord-quart-nord-est. C'était le 10 février, et quoique la saison des pluies ne fût pas complètement écoulée, le temps était beau et paraissait se maintenir tel; c'était une faveur dont je m'estimais fort heureux. Après une marche de deux heures, nous atteignîmes un joli ruisseau du nom de *Mourikyley-Amaboa*, que nous traversâmes pour gagner vers midi un mouzi qui, au dire de tous, était encore le dernier.

On nous y reçut dans une manière de caravansérail sup-

portée par des piliers de bois et ouvert à tous les vents. C'était l'abri public où durant le jour les hommes tiennent leurs réunions; c'est là que l'on cause de ce qui a été fait, de ce qui doit l'être; là que se projettent les chasses et que se discutent les affaires privées. L'endroit n'était pas des plus propres. La terre, sèche et poudreuse, y tenait lieu de siège; de l'herbe sèche qui jonchait les pourtours avait servi de lit à des étrangers; çà et là des cendres, au milieu desquelles se voyaient trois pierres, attestaient que l'on y avait cuit des aliments; le toit était du reste plus élevé que d'habitude; la forme du bâtiment, ronde comme toujours, et sa capacité suffisante pour contenir 100 personnes : c'est le plus grand édifice construit par les Cafres que j'aie rencontré aussi longtemps que je voyageai chez eux.

Le mouzi, d'apparence misérable, était bâti sur une pente douce, allongée, et servant de pied à d'énormes roches à pic toutes stratifiées; c'était encore du granit. Vers ces points, la vue trouvait à admirer quelque chose; deux longs rubans argentés descendaient perpendiculairement des sommets plats de ces élévations aux flancs rouges et verts, et leur couleur contrastait vivement avec celles du fond. On eût dit un meuble gigantesque incrusté de filets de nacre; leur longueur était de 1,000 à 1,200 pieds, et c'est par un tel saut que débudent dans la plaine les rivières d'Om-Schlabatzi et d'Om-Tounène.

Bon gré mal gré, le capitaine du mouzi me donna des

guides afin de me conduire au plus prochain mouzi, quoiqu'il ne consentît pas à avouer qu'il en existât d'autres, et ces hommes adjoints aux miens, je comptais bien les garder jusqu'à la fin de ma tournée, afin d'avoir une troupe plus respectable. Nous traversâmes bientôt ensuite Om-Schlabatzi en un endroit où de grosses pierres noires encombraient son lit, et par mille tours et détours probablement décrits avec intention par nos guides mal disposés, nous atteignîmes vers le soir le mouzi que je nommai mouzi du *Gradin*, à cause de sa situation dans des montagnes taillées en marches d'escalier. Comme nous n'avions pas encore rencontré l'ombre d'une gazelle, il fallut me contenter pour souper de quelques cannes à sucre offertes par le chef, qui me fit l'effet d'un homme passablement bon, sans qu'il eût l'air ouvert. Des boutons de métal le payèrent de ses services ; mais, à la froideur avec laquelle il les accepta, je pus juger que des objets de première nécessité lui eussent convenu davantage.

Le 11, vers neuf heures du matin, nous eûmes à traverser la rivière d'Om-Tounène, dont les limpides eaux, profondes de 5 pieds, dormaient à l'abri de roseaux verts, et nous ne la quittâmes point sans avoir bu à satiété ; car, suivant toute apparence, la journée devait être très-chaude, et le terrain à parcourir ne promettait pas d'eau : Bien plus, comme nos guides s'obstinaient à nous tromper quant aux distances, et qu'il nous était impossible de savoir d'eux où et quand nous devions rencontrer, soit une

rivière, une mare d'eau ou un mouzi, il était bon d'absorber du liquide pour toute la journée, d'autant plus que malgré ce que la soif a de pénible, il n'est pas d'usage qu'un Cafre porte une calebasse pleine.

Nous donnâmes ensuite dans des revers de montagnes où un poff-adder gros et court me passa entre les jambes. Ma baguette de fusil tua le dangereux reptile, et nous poursuivîmes notre route jusque vers midi, où nous fûmes heureux de rencontrer un autre mouzi, encore le dernier, si j'en eusse cru ses habitants.

J'étais le premier blanc que voyait le capitaine du lieu ; mais il ne témoigna nulle surprise à ma vue, nulle déférence non plus, et je n'obtins ce que l'on pouvait m'offrir qu'en le demandant d'un ton de maître ; il est vrai qu'à la rigueur je pouvais me passer de toute offre, car ces hommes n'avaient à nous présenter que des cannes à sucre dont la pulpe était passée au rose par l'effet de la présence d'une larve blanche, que l'on rencontrait dans presque toutes, et durant la marche dans les montagnes, les néfliers sauvages nous avaient fourni leurs fruits avec une abondance extrême.

Après une heure de repos, nous quittâmes ce point et nous fîmes route vers le nord-est jusqu'au coucher du soleil, que nous atteignîmes le mouzi de l'Echo. Trois gazelles mélampes s'étaient montrées à nous ; j'avais blessé l'une d'elles, mais elle nous avait échappé, et cette fois encore il fallait recourir aux vivres dont usaient les misé-



rables Makaschlas. L'un des miens, dans la crainte de ne rien trouver, s'était muni d'un aliment qu'il avait découvert dans un terrain bas et humide : c'étaient des bulbes qui furent cuites, les unes à l'eau, les autres dans les cendres. J'en goûtai; mais je ne leur trouvai d'autre saveur qu'un goût terreux fort désagréable, et encore me fut-il impossible de les mastiquer suffisamment. Ces ognons étaient d'un tissu solide et comme ligneux, à peine séparable à des dents de Makaschlas.

Le Mouzi de l'Echo ne s'était pas offert de lui-même à nous : il était enclavé dans une gorge sinueuse, montante et difficile, et sans guides nous l'eussions dépassé. Les voix d'hommes y retentissaient de la façon la plus bizarre; une seule faisait l'effet de dix par la répercussion du son sur les roches voisines, et nous pensions y entrer que nous en étions encore distants de 200 pas.

Cet endroit avait été choisi exprès afin que la population pût se soustraire aux recherches de Massilicatzi, au cas que l'armée de ce chef eût eu mission de purger le pays des Makaschlas qui y restaient encore. Il n'était habité que par des vieillards, des femmes et quelques enfants, tous les hommes capables de porter les armes ayant été tués deux ans auparavant sur d'autres points par les guerriers de Massilicatzi. A notre arrivée, nous ne trouvâmes personne à qui parler; tout le monde avait fui dans les roches et les bois voisins. Plus d'un œil nous surveillait à coup sûr des cachettes supérieures, mais mes gens n'en

tinrent aucun compte; ici gisaient à terre des melons d'eau qu'une femme avait jetés pour courir plus vite; là deux larges pierres plates étaient couvertes de farine de blé cafre; plus loin, sur un feu, cuisaient des pains plongés dans l'eau bouillante. Mes affamés saisirent tout, et comme pour me faire sanctionner leurs actes, il s'empressèrent de déposer à mes pieds le produit de leurs recherches. Il n'y avait pas à hésiter, j'avais faim comme eux, de plus j'étais autorisé par la sauvage démarche des habitants à disposer de ce qui leur appartenait. Je me réservai donc une pastèque et de la farine dont je me fis immédiatement des pains cuits sur des charbons ardents.

Seulement, quand chacun de nous se fut repu, notre air, qui n'annonçait pas de terribles conquérants, ayant été observé par quelque vedette, divers habitants se risquèrent à se montrer; mais sur leurs physionomies se lisait un air de mauvaise humeur, provoquée sans doute par la certitude d'une démarche inopportune. Les miens prirent plaisir à tourner en ridicule ces vieux débris, dont la contenance était tout au moins fort embarrassée. Une femme cependant fit exception; elle avait pour elle seule la dose de résolution qui eût dû être répartie entre tous. Elle cria et tempêta contre nous jusqu'après minuit, sans épargner les épithètes de vagabonds et de voleurs. C'était précisément celle dont la farine m'avait servi, objet précieux sans doute pour elle, car je remarquai que les céréales n'étaient pas cultivées sur ce point, où les habitants,

pour ne pas laisser découvrir leur retraite, vivaient de quelques cucurbitacées durant la saison, et de fruits sauvages amoncelés et séchés pour l'hiver.

Le 12, nous traversâmes de bonne heure une longue vallée qui, vers dix heures, déboucha sur une plaine d'un sol marécageux. Là, sur l'herbe verte, se laissaient apercevoir d'innombrables petites fleurs jaunes, à la vue desquelles Tom ne put retenir un cri de joie ; il était heureux, disait-il, de retrouver si loin ces *bouter-bloem* (fleurs à beurre) qui lui rappelaient le *Binnen-land* (l'intérieur de la colonie du Cap, où il était né). Suivant lui, juge compétent à cet égard, la présence de ces fleurs était un indice certain de l'excellence des pâturages.

Non loin de là, nous fîmes rencontre de deux jeunes femmes accompagnées d'un homme. Leur étonnement et leur peur furent extrêmes lorsqu'elles me virent me démasquer avec Tom de derrière trois de nos accompagnants. Il était trop tard pour fuir : aussi ces pauvres femmes durent-elles faire bonne contenance. Nous apprîmes d'elles que leur mouzi n'était plus distant que d'une heure de marche, et nous les laissâmes s'estimer heureuses d'être quittes à si bon marché de notre rencontre imprévue : c'est que déjà mes Makaschlas, ceux-là mêmes que j'avais pris malgré eux pour m'accompagner, émettaient tout haut le projet de faire prisonniers les hommes et les femmes que nous trouverions isolés ou réunis au nombre de un à quatre. Il fallait, disaient-ils, grossir la

troupe afin d'imposer la loi partout où nous passerions.

Tout d'abord je pris ces dires pour une plaisanterie, mais je reconnus ensuite que mes gredins avaient mûri le projet de profiter de la terreur que pouvaient répandre mes quatre fusils, afin de piller ces populations, leur enlever toutes espèces de fourrures et ramener de l'expédition des femmes et des enfants pour leur service propre, laissant ensuite à ma charge la responsabilité de leurs actions infâmes.

Nous n'étions pas encore au mouzi signalé, que déjà des corps noirs apparaissaient fuyant dans toutes les directions. Les femmes, les enfants, les hommes eux-mêmes déguerpissaient en tous sens. Plus de 300 personnes, se laissant aller à la panique, abandonnaient ainsi tout leur avoir, quoique nous ne fussions que 15 hommes. S'imaginait-on voir seulement l'avant-garde, s'attendait-on à voir surgir un corps plus nombreux? Je ne sais; toujours est-il que nous fimes notre entrée dans un village désert.

Les miens, enhardis par la pusillanimité des habitants et poussés par leur amour pour les fourrures, pénétrèrent aussitôt dans les cabanes sous prétexte d'y chercher des aliments, mesure que j'autorisai, ne pouvant agir autrement; mais tous, sans exception, firent main basse sur les manteaux les plus distingués; les collections de peaux de chat-tigre, de chat-genette, de canis mélanotis, furent aussitôt soustraites que découvertes; quatre hommes se mettaient à un paquet pour le mieux serrer, afin d'en cacher le

volume, et quand ils eurent chacun leur charge de butin, alors seulement ils songèrent à incorporer les provisions. Ce fut en vain que je leur reprochai une semblable façon d'agir, ce fut en vain que je les en blâmai. Comme je n'avais pas avec moi la force, je dus passer par leurs volontés.

Le capitaine du mouzi, qui avait fui moins loin que les autres, revint une demi-heure après notre arrivée; il vit les paquets amoncelés par les miens et n'en témoigna nul mécontentement. Alors mes effrontés Makaschlas firent mieux : ils voulurent exiger de lui des provisions pour la route, et que des hommes fussent désignés pour les porter : c'était le comble de l'insolence. Non-seulement les habitants devaient consentir à se laisser voler, mais il fallait encore qu'ils aidassent les voleurs à porter leurs parts de prise. J'étais indigné à tel point que je ne calculai pas le danger qui pouvait me menacer; je me rangeai avec le chef pour leur faire opposition, et quelques-uns des plus hardis reçurent le prix de leur arrogance : un bâton court marqua le dos et les côtes de quatre d'entre eux.

Le court séjour que je fis dans le mouzi du *Pillage* me permit d'y voir et d'y déguster de ces haricots qui se développent sous terre au col de la racine et que l'on appelle à Natal *aarde-bontjes*. Ils n'en différaient que par leur grand volume et leur excellence. Chacune de ces graines, de forme ronde, avait 2 centimètres de diamètre; la pellicule qui l'entourait était d'un rouge obscur; une cosse bivalve de nature cassante à l'état sec préservait le fruit du contact et

renfermait souvent un ou deux haricots. C'est un légume très-farineux offrant quelque similitude avec la châtaigne, mais qu'à la première vue un maladroit confondrait avec la pistache de terre. Ce végétal serait une excellente acquisition pour l'Algérie.

La route fut reprise vers le nord-quart-nord-est, mais sans guide, parce que je m'étais opposé aux exigences de mes Cafres. Or, comme ils étaient chargés outre mesure des fruits de leurs rapines, ces hommes se souciaient assez peu de cheminer vers le nord, qui était la direction la plus opposée à celles qu'ils eussent désiré prendre. De là naquirent les objections : « Qu'y allez-vous chercher ? Que voulez-vous y voir ? Il n'y a plus d'habitants, plus d'eau et plus de gibier ; que prétendez-vous donc y faire ? »

J'étais assourdi, ennuyé, fatigué de ces questions auxquelles je m'abstenais de répondre ; mais comprenant qu'ils voulaient me contraindre à abandonner mon but, et qu'avec ces idées de retour, mes sauvages compagnons pouvaient bien m'abandonner moi-même la nuit durant mon sommeil, je résolus de leur imposer mes volontés. Tom était toujours de mon avis ; c'était un appui suffisant : « Vous êtes avec moi, leur dis-je, et vous me suivrez aussi vrai que voici mon fusil ; je le lâche à qui s'écarte : attention, et marchez droit ! »

Les plaintes cessèrent ; nous longeâmes des montagnes que nous traversâmes en partie. Dans diverses haltes, nous pûmes encore une fois juger de l'immensité de la plaine où

l'Oury et la Morikoey se rejoignent. Ce n'étaient que des bois sans fin composés d'immenses *kaamel-doorn* croissant à distance et parsemés dans les intervalles d'autres espèces d'arbres belles et fortes. Partout le sol n'offrait qu'un gros sable granitique préférable aux grands végétaux; mais l'eau manquait, et déjà je regrettais amèrement de n'avoir pas suivi ma première idée, celle de longer l'Oury elle-même.

Dès que nous fûmes descendus dans la plaine boisée, nous ne tardâmes pas à rencontrer des traces d'éléphant; malheureusement elles s'écartaient trop à l'ouest; nous dûmes les quitter pour le nord, et nous aventurant à tout hasard, quand le soleil se coucha, une mare d'eau infecte s'étant présentée, les feux y furent allumés pour la nuit.

Me mettre en quête de mon souper fut mon premier soin. Je comptais sur les gangas qui viennent boire au crépuscule; quelques coups de fusil m'en procurèrent une quinzaine, ainsi que deux canards qui s'étaient maladroitement remis à 15 pas du point où j'étais à l'affût. Mes gens, au sort desquels je m'intéressais assez peu, trouvèrent aussi de quoi souper, ce qu'ils durent à leur esprit d'observation et à ce talent inné chez les peuples sauvages qui consiste à savoir lire à terre les traces des êtres qui y ont passé. Un pied humain avait laissé une empreinte sur le bord de la mare: c'était un pied de femme. Cet indice leur suffit à découvrir un petit sentier, lequel fut supposé aboutir à un endroit habité. En effet, une réunion de trois huttes

existait à dix minutes de marche ; elle fut découverte, et les misérables habitants se virent spoliés de leur viande, qui séchait au vent coupée en longues cordelettes : aussi ne montrai-je pas peu d'étonnement, quand je revins, de trouver mes forbans se réjouissant autour de grands feux chargés d'une nourriture abondante.

« Master Delegorgue, me disait Tom, tout en plumant, rôtissant et mangeant gangas et canards, il ne tient qu'à vous. Tenez, avec le caractère aventureux et cupide de ces tribus makaschlases, chez qui nous avons pris ces scélé-rats, rien n'est plus aisé. — Quoi donc, Tom ? — Eh bien ! oui, voyez ; ceux-là, contraints par la force il y a trois jours, semblaient pleurer alors, et aujourd'hui que l'amour du pillage s'est emparé d'eux, aujourd'hui qu'ils ont vu combien cela était facile sous le patronage apparent d'un blanc, je suis sûr que des populations entières nous suivraient. — Et que faire de semblables populations ? — Qu'en faire ! reprit Tom, mais ravager, ravager, inspirer la terreur, vivre de butin, rallier au noyau primitif des tribus qui se soumettraient pour éviter d'être pillées, et fonder un empire, être roi. Quoi ! roi à 500 femmes et à 100,000 têtes de bœufs et vaches, n'est-ce pas un beau sort que celui-là ! Eh bien, il ne faut que le vouloir.

— J'en suis persuadé comme vous, Tom ; la chose est même facile d'exécution ; mais une royauté de cette sorte ne saurait me sourire. Passe encore pour les 500 femmes et les 100,000 têtes de bêtes à cornes ; mais que Dieu me



garde de 200,000 sujets semblables à ceux que nous avons. Pour mesure préliminaire, il faudrait en faire occire une moitié, afin de bonifier l'autre, pratiquer exactement le système qu'ont suivi Djacka, Dinggaan et Panda chez les Amazoulous, et il est pénible de devoir l'établissement de la discipline chez un peuple à un sacrifice de 50 pour 100. Si l'on pouvait espérer qu'il en coûtât moins, j'y adhérerais ; mais vous connaissez un peu les Cafres, et vous savez que mon estimation n'est pas fausse. »

Tom avait eu là une singulière idée que je cherchai à définir, et, ma foi, plus j'y pensai, plus j'entrevis la facilité d'exécution. La renommée des blancs a retenti jusque-là, bien que ces Cafres n'en eussent jamais vu avant mon passage; l'effroi qu'inspireraient quelques fusils suffirait à servir des conquérants de cette sorte, et il ne faudrait que quelques mois pour l'emporter de beaucoup en puissance sur la majeure partie des roitelets d'Allemagne.

Le succès d'une pareille tentative serait d'autant plus certain, qu'il n'existe pas d'union entre les diverses peuplades ; que chacune, prise à tour de rôle, n'opposerait que peu ou pas de résistance, et se verrait forcée à grossir la troupe conquérante, comparable alors à une boule de neige. Massilicatzi, à la tête d'une fraction de la tribu des Amazoulous, n'avait point agi autrement, et sa conquête avait eu la rapidité d'un voyage. Peu de temps après, Massilicatzi disposait de 25,000 guerriers.

J'ai donc véritablement renoncé à la possibilité de me

construire un royaume, j'ai déjà dit pourquoi. Mais malheureusement pour Tom, qui ne partageait pas en tout ma manière de juger des choses, il ne put consentir à faire le sacrifice des 1,000 bœufs et vaches et des 20 femmes qu'il eût eues comme grand capitaine ; son sommeil en fut longtemps troublé.

Le temps nous favorisait ; la nuit fut belle ; les moustiques seules, attirées par le voisinage de la mare, nous tourmentèrent passablement. Nous fûmes sur pied de bonne heure, et notre premier soin fut d'aller visiter nos voisins. Ils s'étaient sauvés à notre approche, à l'exception d'un seul homme que les miens saisirent à l'effet de porter un nouveau paquet de fourrures volées. Plus loin une femme fut rencontrée ; elle fut également retenue par celui qui portait ma caisse à munitions et préservatifs, dont elle dut forcément accepter la charge, et par qui elle était immédiatement et constamment suivie, afin que la fuite lui devînt impossible. Encore une fois mes efforts furent vains pour exempter de corvée ces deux étrangers. Il eût fallu pour faire respecter mes ordres brûler la cervelle de deux des miens. Le remède était donc pire que le mal.

Nous nous avançons toujours dans la plaine immense, conservant la direction du nord, lorsque vint l'heure de la première halte. Nous manquions d'eau, chacun avait soif, et alors se tint un conciliabule. Notre prisonnier avait déclaré que nous ne rencontrerions pas une goutte d'eau durant trois jours de marche, si nous nous obsti-